

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

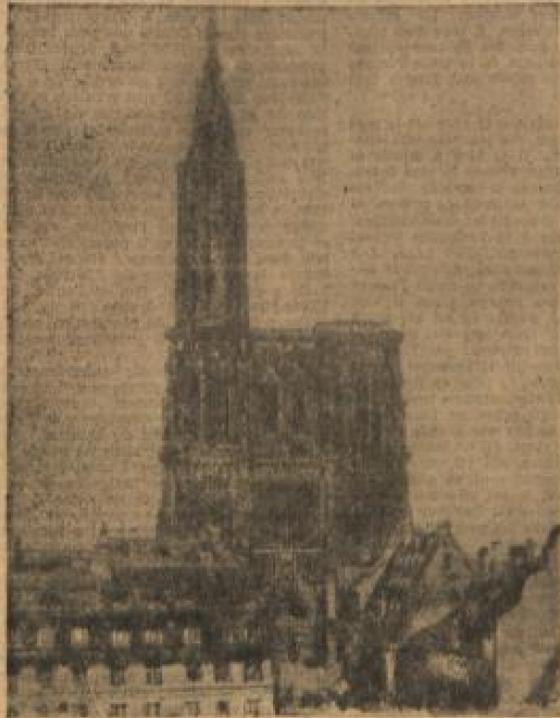
**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Nouvelles de France. Deutsche Ausgabe. 1947-1948 1947**

(1.6.1947) Supplement Hebdomadaire

# Nouvelles de France

Dimanche  
1<sup>er</sup>  
Juin  
1947



## LES BLESSURES DE STRASBOURG

JE viens de passer trois jours dans la grande cité d'Alsace. Mon premier contact avec Strasbourg remonte à 1918. Un soir de décembre, tenant en permission des environs de Mayence, j'étais arrivé devant la cathédrale par un beau clair de lune : les pierres avaient pris une couleur laiteuse. Je devais repartir la même nuit et je quittai la cathédrale sans avoir pu m'apercevoir que ses pierres étaient roses. Et, les yeux pleins de cette blancheur nocturne, tout ce qu'on put me dire de la cathédrale n'eut pour moi aucun sens, jusqu'à un jour où je pu me rendre compte par moi-même de ce qu'était le rose des pierres de Strasbourg.

Ce fut bien des années, près de quinze ans plus tard, Strasbourg, où j'étais passé, une nuit, permissionnaire anonyme, m'attirait cette fois pour la représentation d'un de mes ouvrages : Madeleine Renaud devait y jouer Martine avant de reprendre la pièce à la Comédie-Française.

C'est encore pour Martine que je viens d'y retourner, et pour une première encore : une Martine renouvelée par une magnifique partition d'Henri Rabaud. Le grand compositeur curassoit depuis longtemps ce rêve : depuis vingt-cinq ans, depuis la création de la pièce, d'autres ont déjà dit ou ditent avec quelle inexplicable délicatesse il a tenu cette page. Mon dessin n'est pas ici de parler de Martine, mais de Strasbourg, superposée en mon souvenir par trois images espacées, différentes, mais précises, et dont la dernière est la plus poignante.

Car j'ai pu me rendre compte combien Strasbourg avait souffert. Certes, ce n'est pas cette destruction totale de certaines villes de Normandie où la vie entièrement battue n'a pu être ranimée qu'en compte-gouttes. Ce sont pourtant de bien larges blessures, des nœuds de maisons qui ont disparu, laissant de place en place dans la cité des plaques blanches, ou bien ce sont des façades restées seules debout et par les fenêtres desquelles on voit le ciel. Et pourtant dans ces morceaux de maisons le vie

courant à repris. Que les enfants jouent dans les décombres, c'est normal ; ce qui est plus émouvant, c'est de voir une vieille tricoter dans les ruines.

Jean-Jacques BERNARD  
SUITE EN PAGE 3

## LE MESSAGE DE C. F. RAMUZ

### A la recherche d'une formule

#### DE VIE

A notre époque de malaise et de crainte devant les résultats d'une civilisation qui porte en elle-même le germe de sa propre destruction, les hommes prennent conscience du grave problème qui se pose à eux.

Ramuz, plus que tout autre, a senti la nécessité de résoudre ce problème. N'y est-il pas parvenu ? Il est regrettable de voir disparaître une telle personnalité, la mort aura du moins le mérite d'attirer l'attention sur le message d'un écrivain inquiété par la crise de notre siècle.

Les circonstances extérieures de sa vie tiennent en quelques lignes. Charles-Ferdinand Ramuz naquit le 24 septembre 1878 à Cully, petit village du canton de Vaud sur le lac Léman. Comme la plupart des écrivains suisses de langue française, il subit l'attrait de Paris où il arriva en 1902. Il y poursuivit ses études et écrivit ses premiers livres. Il commença au même temps à percevoir un désaccord entre sa culture et le monde qui l'entourait. Puis en 1914, il retourna en Suisse d'où il ne se sépara plus. Il s'établit dans le petit village de Pully en 1923. Et le silence s'étend sur cette vie, rompu seulement par la publication des romans. En 1940, le départ de la France l'adjoignit profondément et il ressentit comme un malheur personnel le silence imposé aux grandes voix françaises. Il y a quelques jours, le 23 mai, on annonçait que l'écrivain vaudois s'était éteint dans le petit village où il passa la plus grande partie de sa vie.

L'œuvre de Ramuz est davantage le résultat d'un contact étroit avec la nature et d'une méditation profonde que la description d'aventures romanesques. Rompant avec toutes les formules habituelles de civilisation, l'écrivain a voulu se forger une langue à lui. Ce problème de forme qui a son importance, puisque le public s'est souvent heurté au style avant même d'aborder les idées, a provoqué maintes polémiques. Malgré la syntaxe, confusion des temps, abus des provincialismes, tout cela a pu autoriser certains critiques à accuser Ra-

muz d'employer une langue intermédiaire entre le « français vaudois » et le « français romain ». Mais il faut se garder de juger trop vite une expérience dans laquelle l'auteur a « joué sa vie toute entière ». Dans la lettre qui précède « Salutation paysanne » (1928), Ramuz explique avec une parfaite maîtrise le « français romain ». Et Henri Fouchier a pu consacrer en 1930 un cahier de témoignages et d'études critiques au « cas Ramuz ».

Du reste, le mieux en cette affaire est de consulter l'auteur lui-même : « Je suis peintre, mais l'écrire, l'ai fort. Je voudrais être traité en peintre et je n'en ai pas le droit, puisque je n'ai pas de palette. » Plus loin, Ramuz nous explique qu'il distingue entre le plus expérimenté et le plus agrippé. N'y a-t-il pas là le considérer comme l'instrument le mieux approprié pour rendre la sensation au public local et la transposition de l'objet considéré.

Mais cette création d'une nouvelle langue n'est qu'un des aspects secondaires de l'œuvre de Ramuz. La poésie, jugée peut-être sévèrement cette tentative, elle se penche certainement avec intérêt sur l'importance de ce témoignage.

Le pays vaudois forme le cadre de presque tous les romans de Ramuz. On a prétendu qu'il était uniquement préoccupé d'exprimer la beauté au sol natal. C'est ne voir là qu'un côté de l'œuvre. Sans doute, l'auteur de « La grande peur de la montagne » (1925), de « Derborence » (1930), et de la « Fête des vigneronnes », a réussi à retracer en une langue sonore et pleine quelques grands aspects de la vie de son pays. Mais en partant de l'éternité, de

régional, Ramuz a voulu salafaire son « goût de l'universel ». Il a senti que notre civilisation faisait fausse route et qu'il fallait proposer à l'homme une autre façon de vivre. Il a examiné les divers mouvements qui prétendent mener l'humanité au bonheur. Dans « Taille de l'homme » (1935) et « Questions » (1936), il a pris position envers le communisme et le fascisme.

Alors que l'idée de communauté fait des adeptes toujours plus nombreux, il a été frappé par la haine qui opposait les individus. Son idéal, il l'a défini ainsi : « Le poète voudrait faire que les hommes se soient plus posés les uns à côté des autres. » Il a étudié en psychologie les sentiments qui les animent le plus souvent : la honte et la peur. Il a dépeint dans « Adam et Eve » (1932), la lutte de l'anglais et de la joie. Thème qui inspire une grande partie de l'œuvre de Jean Gloux, sur lequel l'influence du chantre du pays de Vaud s'est faite sentir le plus profondément.

L'œuvre de Ramuz est abondante et nous ne saurions l'énumérer complètement. En plus des quelques ouvrages que nous avons déjà cités, notons « Allée » (1932), « Joie dans le ciel » (1933), où l'auteur se laisse aller à une rêverie fraternelle, et « Si le soleil ne revenait pas » (1939), où l'auteur de créer une atmosphère sereine à la perfection. La délicieuse « Histoire du soldat » (1918) a su inspirer Igor Stravinsky.

De tous ces livres, il est facile de tirer une leçon qui constitue le testament littéraire de l'écrivain. Le « Journal » nous montre, plus encore que les romans, l'acquiescement de Ramuz devant la destruction des bases matérielles de la société. Mais en même temps, il préconise sa confiance en un renouveau des rapports entre l'homme et la nature. Ses héros veulent donner un sens à l'œuvre de l'homme et l'amour fraternel doit inspirer des rapports des humains entre eux.

R. GOGUET.

## Le centenaire DE L'ECOLE DES CHARTES

C'EST le baron de Gérando, élève de Condillat, érudit en plein-temps qui, le premier, conçut l'idée de créer une école chargée de former des esprits capables, par une étude minutieuse des textes eux-mêmes, par une connaissance précise des institutions, des mœurs et de la littérature de la France médiévale, voire moderne, de continuer l'œuvre historiographique et archéologique de l'époque pré-révolutionnaire. Il soumit son projet à Napoléon, qui le transmit et imagina un établissement d'enseignement d'histoire et de géographie relevant directement qu'il fut irréaliste.

Au début de la restauration, le projet de Gérando fut repris et le 22 février 1821, une ordonnance royale institua une école des chartes, modèle avec deux professeurs, et presque entièrement limitée à l'étude du déchiffrement paléographique. Sa vie fut courte : elle fut, dès 1823, fermée ses portes faute d'élèves. Elle rouvrit pourtant au novembre 1829, à la bibliothèque royale. Quelques années encore... Goulet est ministre ; il est historien, aussi il a fondé la Société de l'histoire de France, il s'intéresse à l'école des chartes, il la réorganise avec le concours de Salvandy. Une ordonnance du 21 décembre 1840 devint la véritable charte de fondation de l'école. Celle-ci s'installa au rez-de-chaussée des Archives nationales, avec comme entrée la porte de l'hôtel de Clugny. Le salon était de prince de Fouquier, décoré des allégories des sciences et des lettres par Lambert Sigisbert Adam et Jean-Baptiste Lenoire, sur de saule de cour. C'est là que fut inaugurée, le 5 mai 1847 la nouvelle école et c'est, la centenaire de cette inauguration que l'école des chartes vient de fêter en une cérémonie officielle, puisqu'elle était présidée par M. Nogues, ministre de l'Éducation nationale.

L'école vint, en 1897, dans la nouvelle Sorbonne, partager avec l'école des Hautes-Études, le site de la faculté des Lettres.

La ville n'a cessé, adaptant son enseignement, le modernisant, le précisant, d'être fidèle à sa mission et de donner aux archivistes et aux bibliothécaires — ce qui est son but immédiat — et aussi à l'histoire, à la diplomatique, voire aux sciences positives, des sujets qui lui font le plus grand honneur.

Si elle forme avant tout des historiens et des érudits, plusieurs de ses élèves se sont distingués dans des domaines différents et divers : Gabriel Hanotaux et Camille Pelletan dans la politique, José Maria de Hauriol et Montaigne dans la poésie. Au surplus, une exposition de souvenirs permet d'en juger, exposition qui veut être un hommage à la fois aux disciplines enseignées et aux hommes qui les ont illustrées. Voici, présentés au hasard des vingt vitrines, les projets napoléoniens, les chartes de fondation de 1821 et 1847, le souvenir de Letourneur, et de l'admission rue de Choisy. La philologie a une place de choix, nous voyons les notes de Goulet, le premier professeur en 1847. Paul Meyer, qui en fut le maître incontesté au début du siècle, voisine avec Gaston Paris et Antoine Thomas, le contempteur déclaré de l'orthographe officielle. Quicherat, un des hommes les plus complets de son siècle, joignait à une extraordinaire précision d'esprit, un talent de dessinateur qui fait de ses « carnets » de petits joyaux, et rendait vivants ses savants cours d'archéologie. Nous devinons la source de Goulet, à l'ombre du cartulaire de Notre-Dame. Et voici le « géant » Léopold Delisle, qui jusqu'à son dernier jour, travailla et découvrit, Natalis de Wailly, diplomate et paléographe, Anatole Montaigne, bibliographe et poète, Léon Gautier, historien de la chevalerie, le comte Durrieu, éditeur de manuscrits et peintures, Elis Berger, tout imprégné de patois romain, le comte Delaborde, qui ornait et bien Philippe Auguste, et Claude-Victor Langlois, Maurice Prou, M. Goulet, tout respectueux encore. Voici ceux qui se sont inscrits dans la voie des sciences : Meunier ou Sorey.

Une présentation de souvenirs de la vie de l'école, depuis les jeunes de 1848 qui réclamaient de la poésie et des ballades, à ceux de 1947 qui dansent les pas classiques en de pacifiques entrées. Tous ont contribué et contribueront encore à porter très haut le renom de notre école des chartes qui jouit d'un prestige universel.

A. CHEVIGNER DU CHEIGNON.

## CINQ CENTS ANS APRES GUTENBERG

### L'exposition internationale célèbre le livre "Sauvegarde de l'humanisme"

Strasbourg, 11 mai (de notre envoyé spécial J.-M. HERRY).

A Strasbourg, le parc des expositions du Wacken présente ces jours-ci l'activité fébrile qui annonce les manifestations d'importance.

Des terrassiers sablent les allées, les jardiniers arrosent les massifs où les fleurs sont fraîchement plantées, des camionneurs déchargent une lourde statue, tandis qu'un peintre, du haut de son échafaudage, jette un coup d'œil biais sur la nouvelle arrivante. A l'intérieur des pavillons, architectes, décorateurs, menuisiers, électriciens, tout le monde s'affaire.

#### L'AMITIE PAR LE LIVRE

On retrouve, tout de suite, pour-tant le caractère des expositions : une architecture éphémère de bois et de carton met en valeur les trésors accumulés ici.

C'est que toutes les bonnes volontés se sont unies pour préparer une exposition internationale du Livre et des Arts graphiques, destinée à commémorer le cinquième centenaire de l'invention de l'imprimerie.

L'exposition réunit dans plusieurs pavillons tous les chefs-d'œuvre anciens et modernes, et tous les ouvrages de siècle obtenus grâce à l'invention de Gutenberg.

Mais si elle constitue le pôle attractif des visiteurs venus de tous les pays, elle n'est qu'une des manifestations organisées à l'occasion de cet anniversaire : en effet, il est prévu une série de conférences, de concerts et de représentations diverses qui seront du plus haut intérêt si l'on en juge par le programme que nous soumettons, plus

loin, à nos lecteurs, et par la qualité de ceux qui en ont la charge. Les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, la Suède, la Belgique et l'Au-

triche notamment en participant, et par leurs envois et par la présence de leurs conférenciers, à ces manifestations, leur donnent bien plus

qu'une importance technique exceptionnelle, un caractère de coopération internationale, d'amitié fondée sur la pureté, la pérennité de l'humanisme dans les civilisations.

SUITE EN PAGE 3



DANS l'ordre normal de la vie à la fin du siècle dernier, sans doute fut-il reçu un brillant officier de cavalerie, raffinant sur le point d'honneur, amoureux de jolies femmes, et de fêtes, très éloigné enfin des misérables soucis d'une carrière républicaine. Il ne pensait pas en tout cas fournir aux hommes de sa race le haut exemple de l'héroïsme public, l'héroïsme du saint.

A vrai dire, son cheminement vers les sommets de l'ère sera parsemé de mystérieux contrastes. L'aristocrate fastueux, pourvu d'un conseil judiciaire proposé à servir de frein à ses prodigalités, s'épanouira vraiment dans une totale pauvreté. Ce Français chrémanant nos deux paysages sera envoyé par la terre africaine, brûlante et figée dans sa poussière séculaire. Et l'homme qui attendra les plus hautes lumières de la foi chrétienne admirera tout d'abord l'islam tyrannique et cruel. Il aura supprime le saint, au cœur duquel palpitera l'infinie bonté, commença son chemin l'arme au poing pour tuer son semblable, son frère.

Il faudrait croire au surplus que le hasard commande même la sainteté, car c'en fut un que la décision d'un ministre indifférent envoyant à Sétif le régiment du vicomte pour y réprimer la révolte de Bou-Amama, dur satrape oriental. Dès l'abord le feu de la lutte au service de la France s'allume en lui. Il ne s'éteindra qu'à son dernier souffle. En Afrique, Charles de Foucauld constate avec étonnement que l'Arabe implore l'Eternel cinq fois par jour alors que ses lèvres à lui restent sans prière. Intrigué, il demande un congé pour étudier l'islam tout à loisir. Comme on le lui refuse, il brie sans regret sa carrière d'officier.

Alors quelque chose parle en lui. Jeune, libre de contrainte, il peut sans déchoir commencer quelques travaux faciles et lucratifs, ou plus simplement aimer la vie et les femmes. Ce n'est pas ce qu'il fait. Il décide une tournée au Maroc, pays que son fanatisme ferme à l'étranger. Ce choix est une première indication de la vocation qui déjà brûle en lui.

Sous l'habit juif

C'est un savant et un officier qu'il s'enfonce dans le Maghreb. Ayant discerné que cette contrée reviendra tôt ou tard à la France, il s'y rend pour préparer les itinéraires de la conquête. L'énergie, la science qu'il déploie pendant un an sont étonnantes. Il lui faut apprendre l'arabe et même l'hébreu car c'est en juif qu'il se déguise pour les commodités du voyage. Il ne branche pas sous les injures que les Arabes décochent à son costume. Il subit virilement le contact de ses coreligionnaires d'occasion dans les mellahs marocains où il trouve les êtres de l'espèce la plus répugnante. Sa vie sera maintenue en danger. N'en ayant cure il relève avec soin, le tracé détaillé de deux mille kilomètres dont les notes formeront un volume de cinq cents pages.

Mais l'année passée sous l'habit du juif a pour de Foucauld une signification plus haute. Elle lui révèle son pouvoir d'adaptation, une faculté inouïe à supporter les plus dures fatigues, les privations les plus aiguës. La preuve est faite désormais que le corps ne succombera pas sous les pires rigueurs de l'ascétisme. Ainsi commence dans la solitude des pistes marocaines l'apostolat du saint, car c'est pendant que le géographe chemine, son minuscule carnet en main, que commence à se dissoudre le goût des élégances et des frivolités si chères naguère à l'officier de chasseurs à cheval. La voie de Dieu est ouverte dans les profondeurs de l'être moral.

Enfin, la simplicité de vie et de costume, les immensités calcinées de l'Afrique ont attiré irrésistiblement de Foucauld. Le grand silence saharien, l'apre roccaille de la hamada, ne cessent de le convier à de mystérieuses fêtes de l'âme. Avant même d'avoir écrit son livre il se rejoint, en 1885, pour traverser d'ouest en est les linnaires du sud jusqu'à Gabès en Tunisie. Il voyage avec un seul indigène et souvent lui laisse la garde des animaux. Il s'en va à deux ou trois jours de marche, avec quelques croûtes dans une poche. Suprême délice que cette solitude sans but sous le soleil désolant ou dans la nuit profonde. Elle inonde l'esprit et le corps de la fierté dans l'effort.

Telutesse

Toutefois la montée de l'âme vers les sommets n'est pas aussi simple qu'il y paraît. En de Foucauld le besoin de clarté intérieure se révèle aussi vif que l'amour des espaces et du silence. Revenu à Paris la vie le comble. Ses amis, sa famille, sa « bonne Mimi », avec tendresse chérie, le tiennent. Ses jours s'écourent dans la société la plus élégante de France. Son conseil judiciaire a été levé. Cependant, il est triste, d'une tristesse dont il discerne la cause.

« Vous êtes heureux de croire, dit-il à une cousine; je cherche la lumière et ne la trouve pas ».

En octobre 1886, la lumière fuse tout à coup. Il a rencontré l'abbé Huvelin, parlait connaissance du cœur, et va le rejoindre à Saint-Augustin pour le prier de l'instruire dans la foi.

— Mettez-vous à genoux et confessez-vous, dit l'abbé.

— Mais je ne suis pas venu pour cela.

— Confessez-vous à Dieu.

En recréant la foi, l'événement saint-

trait de Foucauld dans les voies du destin. Par lui il pénètre dans ce monde étonnant de la doctrine chrétienne où bientôt il s'émerveille de trouver des vérités raisonnables et simplifiées. Sa vie en est transformée, approfondie. Toute mollesse élégante est désormais exclue. Il passe dans une grande paix l'année nécessaire à la composition de son « Itinéraire au Maroc ». Il verra plus tard dans la rencontre de l'abbé Huvelin la très expresse volonté divine.

C'est en Palestine, à revivre les étapes de la vie de Jésus, qu'il lui apparaît que l'amour de Dieu doit s'exprimer. Il ne le conçoit pas autrement que dans l'imitation de la vie du Christ. A Nazareth Jésus a vécu dans la plus humble condition qui puisse échoir à l'homme. On de Foucauld ne portera pas une couronne de roses et Jésus les épines. Cette certitude acquise et confirmée par quatre retapes successives dans les cloîtres, il se présente à la Trappe de Notre-Dame-des-Neiges, en Vivarais, le 16 janvier 1890.

Le trappiste est soumis à une règle sévère. Sa vie se déroule au milieu de ses frères. Néanmoins il doit garder le silence. La joie de la cause, le doux échange d'espérances ne lui sont pas dénués. Il ne parle qu'à ses supérieurs et à son confesseur. L'homme se trouve ainsi face à face avec Dieu dans un long soliloque. Que l'âme soit forte et le silence la fortifiera. Faible, elle retournera un jour aux facilités aimables du monde.

Eh bien, le silence n'est pas pesant à de Foucauld. Il se baigne en lui. Il ne sent ni la chaleur ni le froid. Il se complait dans l'obéissance, difficile pourtant à un caractère fait pour le commandement et habitué à l'exercer.

L'obéissance a mille bons effets, constate-t-il; elle donne la paix, elle habitue à se vaincre. Obéir, c'est aimer, c'est l'acte d'amour le plus pur, le plus élevé.

Selon son désir il ne reste que six mois à Notre-Dame-des-Neiges. Il se rend à Akhès, à deux journées de marche d'Alexandrette, où, dans un cirque grandiose de montagnes, la Trappe a construit un monastère. Le plus dur travail de paysan est exigé de lui. Mais il le trouve très salutaire. Tout en occupant les bras, il laisse à l'âme le temps de prier et de méditer. C'est à Akhès qu'il prononce ses vœux religieux après s'y être préparé par une piété édifiante. Sa sérénité spirituelle et la puissance de sa foi rayonnent sur ses compagnons. L'énergie de son caractère fait merveille. Il dort deux heures, veille jusqu'à minuit, ne mange que quelques légumes et passe huit heures aux champs. Une haute préoccupation l'étraint cependant.

Un tel homme, si exceptionnellement doté, tout imprégné des odeurs de la sainteté, n'est-il pas digne de conduire un jour l'ordre de la Trappe dans les chemins de la gloire? Les prières en jouant ainsi. Aussi souhaitaient-ils préparer le frère de Foucauld à l'exercice de la direction suprême par de solides études théologiques. Ils l'envoient à Rome. Lui-même, toutefois, est bien loin de l'ambition. Sa vocation, dont l'attirance s'affirme de jour en jour, ne le conduit pas à rechercher la vie honorée du chef de l'Ordre. Il médite au contraire de fonder une petite communauté dont la règle consisterait à vivre le plus pauvrement qu'il soit possible dans le pays le plus désolé, et qu'on puisse trouver. Un tel débat touche aux plus délicats problèmes de la vie spirituelle. De part et d'autre la sincérité est complète dans la recherche de la vérité divine.

Obéir à son directeur, l'abbé Huvelin, à ses supérieurs bien-aimés, et attendre, après s'être loyalement confié à eux, la permission de mener ce qu'il appelle « la vie de Nazareth », voilà ce qu'arrête le frère de Foucauld. Il attend quatre ans la décision de ses chefs. Finalement, la paternelle bonté du général de l'ordre l'autorise à quitter la Trappe après l'épreuve bienfaisante du séjour à Rome.

Une vie plus exaltante, plus proche encore de Dieu, commence pour lui. Après sept années d'austérité et de méditation, il va enfin se baigner de pauvreté dans cette terre de Judée où Jésus a souffert pour la rédemption des hommes. Jour heureux que celui de l'arrivée à Jaffa du très humble pèlerin qui se rend à Nazareth, au pays de son seigneur. Il chemine à pied et c'est le cœur plein d'espérance qu'il s'arrête dans une cabane, à la porte d'un couvent.

Il est des heures pleines d'éclat. Le frère était alors vêtu d'un bien singulier costume composé d'une calotte, d'une gandourah serrée à la taille par un gros chapelet et d'un pantalon de cotonnade bleue, le tout élimé, usé, repêché et souillé. Il ne se distinguait point des Syriens toujours si déguenillés. A Jérusalem, où il séjourne quelque temps, sa cabane est proche de celle d'un nègre. Il couche sur deux planches et vit de quelques débris. Pourtant ce loqueteux n'était point l'image d'un homme perdu dans la dévotion et qui s'abandonne. Sa piété, son humilité, ses manières fraternelles en imposent aux misérables créatures

qu'il rencontre. Car le pauvre, vêtu de haillons qui médite et prie est un intellectuel de haute intelligence, de grand savoir, qui parle et écrit comme un savant. Et continue à suivre avec une inflexible volonté la règle de vie des trappistes et ajoute même des rigueurs supplémentaires, ce n'est que l'expression visible de l'énergie spirituelle qui étreint son âme.

Ordonné prêtre

C'EST lui, mère Elisabeth, supérieure des Clarisses de Jérusalem, qui amena de Foucauld au sacerdoce, acte le plus étonnant de la vie religieuse. Il ne pensait pas devenir prêtre car, disait-il :

« Être prêtre serait me montrer, et je suis fait pour la vie cachée ». Mais la sainte femme, émerveillée par le rayonnement de sa piété, ne cessa de l'assuoir, qu'il soit prêtre il pourra répandre plus de lumière. Son affectueux appel ne resta pas sans effet. Il rentre en France pour se préparer. Tout aussitôt, un autre trouble surgit à l'horizon de son cœur. En effet, si bienfaisant que fut le sacerdoce, comment le concilier avec la vie du solitaire? Il nota pour lui-même, avec une grande profondeur d'analyse, les éléments de ce débat fondamental. Et il conclut qu'en Judée l'objection de son état n'est qu'apparente. Il devrait aller en quel- que lieu où il serait soumis à plus d'humili-



liations, à plus de dangers et de pauvreté. Sa méditation illumina. Il voit clair dans sa vocation, désormais. Ainsi la conjonction de la Terre sainte et des prières d'une femme lui ouvrent d'infinies perspectives sur le chemin de la perfection.

L'oasis de Beni-Abbès

Ordonné prêtre le 9 juin 1901 à Notre-Dame-des-Neiges, le père de Foucauld est au centre de la vie spirituelle. Il a quarante-trois ans et Dieu suscitait en lui, son imagination, si ardente, est tempérée par la méditation d'une âme serene. Théologien, linguiste, géographe, psychologue, il est armé pour l'apostolat du missionnaire. Il décide de s'installer à Beni-Abbès, à sept cents kilomètres d'Oran où il sait qu'il vivra dans la splendeur silencieuse des nuits qui rapprochent de Jésus et que là de grandes misères seront à soulager.

L'oasis de Beni-Abbès est, une grosse coupe verte posée sur le sable rose. A l'est, le grand erg étend sans limites ses lignes ondulées; à l'ouest, les rochers de la hamada roulent vers l'Atlas. Par miracle une rivière, la Senoua, sort de terre à quelque distance et, après avoir fécondé la palmeraie, disparaît, sans doute pour rejoindre un des fleuves quaternaires qui coulent encore, dit-on, sous le Sahara.

Des Arabes, des Berbères, des esclaves, quelques juifs, quinze cents âmes peut-être, réparties en trois villages de boue séchée, vivent là, comme des larves, en de nonchalantes prononciations.

Dans sa route vers la terre promise, de fastueux projets tourmentent le père. En d'autres siècles que le nôtre sans doute eût-il bâti aux confins du Christ un de ces monastères fortifiés qui résistèrent si longtemps à l'assaut des musulmans. « La Fraternité », qu'il construisit de ses mains et où, espère-t-il, les frères de Jésus viendront, sera de proportions plus modestes; l'infirmerie, une chapelle précédée de la sacristie...

Revêtu d'une robe blanche marquée de la croix et d'un coiffeur rouge, il travaille sur une caisse et dort à même le sable, enveloppé dans un burnous. Il vit d'un quignon de pain d'orge et de bouillie de dattes, mixture étrange qu'on cueille autre lumaïn ne pourrait avaler. Mais dans les sultis serines, baignées de lune et de silence, il chante la gloire de l'Eternel. Bientôt d'ailleurs les lé-

gionnaires de la garnison et les Arabes viennent visiter et consulter le « grand marabout ». Une intense misère ronge les indigènes. Mais il sera pour eux le frère universel recevant tous les hommes, les chrétiens, les musulmans, les idolâtres. Il voudrait racheter beaucoup d'esclaves si durement traités par l'Arabe. Et puis, il faudrait donner un abri aux pauvres voyageurs du désert, et surtout enseigner les enfants abandonnés et pervertis. Il rêve d'un hôpital, de visites à domicile, de consultations médicales. L'immensité de la tâche l'écrase bientôt. Il souffre d'être seul, face à tant de maux.

Dieu sait pourtant que le père est le plus occupé des hommes. Ses journées sont strictement découpées. Il se lève à minuit et prie une heure. C'est l'heure la plus douce. De six à onze heures il travaille de ses mains. L'après-midi se passe en prières, et vers sept heures il reçoit les catéchumènes. Ceux qui viennent à la Fraternité y sont accueillis par la vive amitié du cœur. Les officiers du poste, ses amis, doivent se débattre pour qu'il conserve au moins l'essentiel de son maigre bagage, sinon il s'en dépouillerait. Son mépris de soi est porté au suprême degré. Dans leur vie, les hommes ordinaires sont dévoyés par l'orgueil, l'infatigable, l'amour de la louange. Tout orgueil se voit dans le père de Foucauld. Rien ne lui semble répugnant ou impossible.

Aucun échec ne l'arrête. Et si parfois une grande fatigue lui vient, s'il ne mange pas à sa faim, s'il vit dans le dénuement sous un climat terrible, il est néanmoins heureux, d'un bonheur que le profane ne peut ni apprécier ni mesurer.

« J'ai le bon Dieu, dit-il, et il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ce que l'on aime ».

Or, en 1902, le Sahara n'était pas celui que nous connaissons. La radio, l'auto, l'avion ont vaincu l'espace et tissé dans le désert un réseau de communications rapides. L'auto le franchit en quatre jours, l'avion en quelques heures et la radio diffuse en tous lieux les renseignements et les ordres. Le Tansarout lui-même, désert plus intense encore que l'autre, est parcouru en tout sens. En trente ans les missions françaises, armées et de courageux civils ont accompli une œuvre périlleuse et décisive. Des hôpitaux, des hôtels, des pistes d'atterrissage, des postes d'essence ont été tracés, déblayés, construits. Moins d'une centaine de Français l'honneur dans la paix plus de cent mille indigènes. Le désert est donc devenu une sorte de mer solide qui relie l'Europe au monde tropical. Il reste certes le cruel pays de la soif et du mirage, du sable avouglant et des nuits glacées. Du moins a-t-il cessé de mettre le voyageur en péril.

Il en allait autrement au début du siècle. La traversée du Sahara en dix ou douze mois était une performance extraordinaire. Aux désolations de l'espace s'ajoutait le rezou des nomades touaregs et marocains. Leur connaissance du désert et des points d'eau avait rendu vaines les tentatives de pénétration du XIXème siècle. La mission Flatters fut tout entière massacrée en 1883 après un douloureux cultiver de la soif, désastre qui retarda de vingt ans l'avance de la France. La mission Fourneau-Lamy, lancée en 1898, bien qu'elle ait donné lieu à un prodigieux exploit, reste sans conséquence pratique. Les tribus touaregs triomphaient et nous défilant en se vantant de nous chasser par la force ou par la ruse.

A vrai dire, ni les hommes ni les moyens de l'armée d'Afrique n'étaient adaptés au but à atteindre. A un grand Français, le commandant Laperrine, revient l'honneur d'avoir inventé le renoué, et ce fut la compagnie de méharistes.

Un type ce Laperrine! On le voyait en plein Sahara aride, bottonné comme à la parade, résistant à toute fatigue, loyal envers l'indigène, chef adoré de ses soldats. Plus de lourdes colonnes de fantaisies et de chameaux dont les cadavres jonchaient bien vite les pistes. Au Targui rapide et astucieux il oppose un autre indigène, utilisant les mêmes moyens, mais au bénéfice du pavillon français. Le méhariste devient ainsi insaisissable car le Targui est capable comme lui de conduire une offensive foudroyante. Et quelle école pour les jeunes officiers! Un lieutenant cheminant avec ses trente hommes, cherchant la piste fuyante, l'adversaire et le point d'eau, dorment sous le ciel insondable, éprouve un sentiment de fascinante aventure.

Véritable révolution, la méthode de Laperrine est bientôt sanctionnée par le succès. A Taghit, en 1903, une forte harka marocaine est décimée par les nôtres en deux combats successifs. Dans un autre combat, celui du Tit, tout près du Hoggar, une sévère leçon est administrée aux Touaregs. Après quoi, en peu d'années, le désert entre dans la paix française. Trois compagnies, deux cents fusils tout au plus et un très grand chef avaient suffi.

Le commandant Laperrine

LAPERRINE rencontre le père de Foucauld au début de 1902. Ils étaient déjà légendaires tous les deux et avaient une haute idée du rôle civilisateur de la France. Saivant deux voies parallèles, ils ne cessèrent plus d'agir à l'unisson et leurs tombes reposent côte à côte à Tamanrasset. Ils pensaient l'un et l'autre que pour acquiescer la confiance de l'indigène, départ indispensable de son perfectionnement, le cœur est aussi efficace que les armes. En outre, dans leur idée, là où rien n'existe, la mission de la nation protectrice est de promouvoir un ordre matériel et moral supérieur. Le père espérait obtenir l'estime des indigènes par une vie exemplaire, et leur amitié par la bonté, la patience, la discrétion, les petits services. Pour Laperrine, la bonne politique n'était point d'humilier ou d'exploiter l'indigène, mais de se le concilier afin qu'il puisse figurer en ami dans une communauté française prolongée jusqu'au centre de l'Afrique.

Les croyants, aussi, l'un et l'autre, que l'Evangile de Christ deviendrait un merveilleux instrument de pénétration pacifique et qu'il fallait le substituer progressivement au Coran.

Le Coran, disaient-ils, subordonne le secours d'Allah à la guerre aux Roumis et considère leur mort comme chose sacrée. Il ne peut donc que développer la haine du musulman à l'égard du chrétien. Les deux amis désapprouvaient alors les points essentiels de la politique française au Sahara: approuver les indigènes en leur montrant la supériorité de notre justice et de notre charité; les convertir au christianisme afin de supprimer les fossés de la religion... Œuvre de longue haleine, et difficile.

Au regard de si vastes intentions, le séjour à la Fraternité dans l'attente de quelques frères de Jésus n'est pour le père qu'une étape. Il est accouru à Taghit sans escorte pour y reconforter avec un cœur si fraternel, pendant vingt-cinq jours, les blessés du combat qu'un seul meurt. Des difficultés administratives qu'il éprouve il tire un enseignement. Il lui faut s'entraîner à la marche afin de n'avoir besoin ni d'escorte ni de monture pour voler au-dessus des écueils en mal de mort. Sa mission s'élargit. Il devient évangéliste et doit tenter une expérience. Pour cela il médite de se rendre chez les Touaregs, peuple que l'on tient pour intelligent et moins fanatique que les Arabes ou les Berbères. Il demande donc les autorisations nécessaires à son installation dans le Hoggar. Ainsi il pénétrera au cœur du désert et, ajoutant beaucoup de charité à la prière chrétienne, peut-être touchera-t-il l'âme de ces hommes farouches.

Le désert

Au début de 1904 Laperrine lui donne l'occasion de mesurer par un voyage l'immensité de la tâche et la dure peine qui l'attendent. On partira d'Adrar et, par In-Salah et les puits de l'Ahazgar l'on pénétrera jusqu'à Tombouctou s'il se peut. Au retour, obliquant vers l'est, la colonne visitera le Hoggar. C'est là une randonnée de trois mille kilomètres et cinq mois de marche. Du fond de son cœur le père répète bien un peu à ce serai sa vie solitaire au pied de l'attée de sa chère Fraternité.

« Si je ne crois pas de toutes mes forces que les mots doux, pénible, joie, sacrifice, doivent être supprimés de notre dictionnaire, je dirai que le plus un peu triste de m'abandonner de Beni-Abbès. Les voyages ne sont pas bons pour l'âme. On glorifie mieux Dieu en l'adorant solitaire. »

Il part néanmoins avec une petite chapelle piquée sur le dos d'une ânesse et, pour son bagage, deux peaux d'espardilles. Il marchera à pied derrière l'ânesse, sans souci des espaces de rochers et de sable. Il ne doute de rien, le saint homme!

Il connaissait pourtant les périls du Sahara. La marche y est subordonnée à la nourriture du méhariste et à l'outre qui étanche la soif de l'homme. Que des souffrances comestibles se présentent et l'on mettra pied à terre. Pour atteindre le prochain pâturage ou le puits, on franchira sans arrêt trois ou quatre cents kilomètres dans l'alternance du froid des nuits qui gèle la peau et de la fournaise du jour qui la calcine. La menace de la soif étiret le voyageur. Des siècles de souffrances indicibles ont inscrit dans le sang de l'indigène un respect religieux de l'eau et est fait de lui un pulsatile remarquable.

Peu avant In-Salah où le père va rejoindre Laperrine, un coup de sinistre étend son limon sur l'autre et l'Anassa Soudain le ciel devient rougeâtre. L'atmosphère s'épaissit de minute en minute, la vague de sable apparaît, fonce avec une violence inouïe. Le jour devient nuit, l'air prend une consistance qui le rend irrespirable. Pauvre chose que l'homme dans les éléments déchaînés, pauvre chose qui tombe terrifiée et qui, cependant, se relève et avance.

D'autres fois le désert fait entendre ses malheureuses voix. Les rochers, soumis à d'énormes variations de température, éclatent en émettant un plâtre lugubre dans le grand silence. Et toujours le flamme tyrannique du soleil, le vent qui désèche la terre et transperce la peau de ses poussières, toujours le mirage qui étend sur le sable ses rêves trompeurs, ses lacs bleus où il serait doux de se plonger bientôt.

Jean TAVANNES

(A suivre)

# CONFIDENCES D'UN VIOLON

UN violon parle !... Tel est le titre d'un livre qui vient de paraître et dans lequel le grand virtuose Jacques Thibaud nous raconte ses souvenirs.

Un violon parle !... Vous me direz que les violons ne parlent pas. Bien entendu, puisqu'ils chantent. Mais c'est, comme on dit, une manière de s'exprimer, une métaphore, ou plus exactement une double cauchemère, pour faire entendre que, cette fois, le violon de Jacques Thibaud se taise, il laisse la parole à son maître, lequel, au lieu de jouer, racontera. Mais, ce n'est point de cela que je veux parler. Nous reprendrons un autre jour ce sujet des tropes, qui est, d'ailleurs, beaucoup plus intéressant qu'il n'en a l'air, mais qui m'entraînerait trop loin. Revenons à notre musicien.

C'est, de l'événement, le plus grand violoniste du monde. Il a la puissance et le charme, une technique infatigable unie à une sensibilité toujours en éveil, une compréhension exquise et manquée des chefs-d'œuvre qu'il interprète, une autorité extraordinaire. C'est un grand mystère que celui de l'autorité. Un don du ciel, aussi capricieusement réparti que la beauté, par exemple. Il y a des artistes parfaits, au jeu impeccable, pleins d'émotion. Faute d'autorité, aucune de ces belles qualités ne s'impose. On ne les remarque pas. Je me souviens souvent de ce qui tenait de son exceptionnel. Mais c'est Jacques Thibaud, lui-même, qui m'en a fourni la réponse. Parlant de son frère Hippolyte, qui tenait, pour la dernière fois, sa partie dans le Trio en si bémol de Schubert, il prononce ces mots révélateurs : « Je voyais, sans pouvoir en douter, qu'une substitution s'était opérée entre l'être de chair et le démon — ou le diable — qu'Hippolyte portait en lui, à son insu. Car c'est à notre insu, et sur un plan dont nous n'avons pas la moindre connaissance lorsque nous nous retrouvons à table, dans la rue ou dans un salon, que se produisent ces dissociations étranges, ces éclats féériques. Nous ne sommes plus alors, qu'un véhicule irraisonnable. Toutes les notions au milieu desquelles nous avons construit notre équilibre social s'abolissent. Il n'y a plus en nous, et autour de nous, que pour cet inviolable pouvoir qui nous enchaine et nous délivre à la fois ».

L'écouter ; que dis-je ? le deviner. L'interroger avec assez de tact et de pénétration pour s'en obtenir les réponses essentielles, significatives. C'est là tout un art, et que malheureusement semblent ignorer la plupart des intervieweurs...

Une des choses qui m'ont le plus frappé dans ces mémoires, c'est l'importance, dans cette carrière d'artiste, du retour de certains épi-

qu岸itions d'une science toute mécanique et froidement rationnelle, nous n'y croyons plus, à ces dieux, et nous avons du même coup fermé les yeux qui auraient pu les voir, bouché les oreilles qui auraient pu les entendre. Seuls, les artistes ont gardé ce privilège. Un poète à sa table, un acteur en scène, un violoniste sur son estrade, un peintre, un sculpteur en plein travail, se livrent, les yeux mi-clos, à ces pou-



voies inconscientes qui peuvent ainsi une valeur de signes, et pour ainsi dire, d'indications de la destinée. Par exemple (et surtout) l'épisode du diamant. Espère tout petit garçon, il n'avait que cinq ans, il croyait qu'une belle dame qu'il avait pour voisine, et que, naturellement, il pressait pour une fête, s'amusaient, pendant la nuit, à froter la cloison, avec le diamant de sa bague ; et, comme il était d'un tempérament supra-sensible, ce bruit devenait pour lui une musique, et cette musique lui apportait un message. Après une suite d'aventures curieuses, la dame — qui a compris tout ce qui se passait de pathétique dans cette aventure d'enfant — lui fit cadeau, en quittant la France, de ce diamant, dont l'artiste ne s'est plus séparé depuis et qu'il considère comme un des talismans auxquels il doit sa chance.

Vous me direz que tout homme qui s'interroge sur son existence et retrouve des aventures de ce genre, à la fois imperceptibles et bouleversantes. Je ne le crois pas, cependant. Terriblement nombreux, au contraire, sont les gens à qui n'arrive jamais leur sort semblable ; et nombreux aussi sont ceux qui, lorsque ces signes leur sont adressés, sont incapables d'y répondre. Ce n'est pas de leur faute, mais c'est ainsi. Dans cet univers immense, et que nous connaissons si mal, les Anciens croyaient qu'il existait une quantité de forces mystérieuses et conscientes qui ne demandent pas mieux que d'entrer en communication avec nous. Ce les appelait des « dieux ». Et le fait seul qu'ils croyaient développer considérablement leur sensibilité à tous les appels, à tous les messages que ces dieux leur adressaient. Nous, depuis longtemps, vaincs des

voies inconscientes, consentent, avec une ardeur modeste, à devenir les simples instruments de ces invisibles, signes qui soudain leur dictent des choses dont la beauté ensuive les étonne. Ils sont, comme on dit, en état de transe. Ce qui me surprend, je l'avoue, c'est de constater qu'un tel phénomène ne survient pas dans le public l'émerveilleusement qu'il devrait produire. Nous vivons au milieu des miracles, et nous ne nous en doutons pas.

Francis de MIOMANDRE.

# L'exposition internationale célèbre le livre "Sauvegarde de l'humanisme"

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

## LE RAYONNEMENT DE STRASBOURG

Il est remarquable qu'on ait choisi Strasbourg pour y célébrer en grande pompe tout ce qui touche aux arts graphiques.

La capitale alsacienne a vu travailler Gutenberg, et ses ateliers de graveurs et d'imprimeurs sont toujours très renommés. Ce serait un titre, et non des moindres, qui justifie le choix qu'on en a fait. Mais elle prétend renouer avec son passé séculaire de capitale rhénane, et, rayonnant au-delà des frontières, devenir un des centres autorisés des arts et de la pensée.

Depuis la Libération et les bouleversements survenus dans la politique européenne, les chefs du gouvernement français ont affirmé que c'était là une ambition légitime que Strasbourg pouvait formuler. Ainsi elle reste dans la grande tradition de la politique française.

L'activité dont Strasbourg et l'Alsace ont fait preuve depuis lors, malgré les difficultés de toute sorte, confirme l'espoir qui fut mis en elles.

C'est ce que pourront constater les visiteurs qui se rendront en Alsace à l'occasion de cette quinzième internationale, ainsi qu'à la foire européenne qui doit s'y établir en septembre.

## L'EXPOSITION

C'est dimanche 1er juin, que M. Naegelen, ministre de l'Éducation nationale, et M. Pierre Bourdau, ministre de la Jeunesse, des Arts et des Lettres, viennent inaugurer l'exposition.

Voici M. Weber, président du comité, qui prépare son discours de bienvenue, et veut bien s'interrompre pour me présenter l'exposition.

« Nous avons réuni ici, dit-il, tout ce qui, en plus des différents aspects de l'imprimerie, livres, images ou tissus, a trait aux beaux-arts ou aux arts appliqués ».

« Nous avons pu faire coïncider cet anniversaire de la découverte de l'imprimerie avec le festival organisé en l'honneur de Jean-Sébastien Bach : ce qui nous a permis d'établir un programme d'une haute tenue artistique. Mais

c'est surtout au cours de la seconde semaine que nous allons commémorer l'œuvre du grand cantor ».

Le téléphone grelotte et ne nous laissera plus guère de répit ; allons donc sur place voir ce qui se prépare.

## LE JOURNAL ET SON COUSIN LE TISSU

Voici le hall des tissus : un pour les cotonnades, un pour les soieries.

« C'est la première fois que le musée des soieries lyonnaises consent à prêter ses collections », me confie un décorateur — comme si j'avais besoin de cela pour admirer davantage les lourdes chaussettes, les rubans moirés, les tons chatoyants des broderies et la finesse des impressions.

Un Mulhousien me fait la même confidence en me montrant les premières indiennes, les cachemires, les dessins naïfs du début. Et voici les surprises hardies des dessins modernes, tels qu'en tirent aujourd'hui toutes les usines alsaciennes. Chez les artistes régionaux, un sculpteur barbu calcifie l'éclairage avec les ouvriers et les panneaux sont déjà garnis. Paysages, portraits, natures mortes : tels sont les sujets traités, la technique classique qui surréalisme, en passant par le pointillisme.

Voici le stand de l'information.

C'est l'architecte qui me commente le plan... car les cloisons seules n'évoquent encore qu'un puzzle.

Nous verrons donc des photos, graphiques et diagrammes lumineux, des imprimés divers fournissant la documentation relative aux grands problèmes de l'actualité.

— Par exemple ?

— La sécurité sociale, l'Afrique noire, le réseau hydroélectrique français, les organismes rattachés à l'O.N.U., la zone française d'occupation...

— Vous avez écrit la « Presse » ?

— En effet, les visiteurs pourront y suivre, depuis le charbon pour faire la pâte à papier jusqu'aux principaux périodiques, la

# Les blessures de Strasbourg

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

Dans l'ensemble la ville garde toute sa belle apparence, mais laisse voir sur toute sa superficie ses blessures vagues et qui ne sont pas cicatrisées. C'est là l'effet des bombardements. Mais elle a souffert aussi des combats et bien des fossés criblés en portent les traces, comme des ruisseaux gelés. Il y a une variété des maisons qui s'appelle la bataille des rues, et Strasbourg a connu cette maladie-là.

Cette ville est bien payée pour savoir ce que coûte la guerre et peut-être ses blessures parlent-elles un langage qu'on entend rarement ailleurs.

Ne nous disent-elles pas, ces blessures, que la fièvre capitale de l'Alsace sera paillardement exposée et périodiquement meurtrie tant qu'elle

demeurera l'enjeu des guerres franco-allemandes ? Qui pourrait ici, et ailleurs, refuser l'espoir d'une réconciliation effective des deux peuples ? Mais où sentirait-on mieux qu'ici qu'une telle réconciliation, pour être effective, ne doit pas être dans les mots seulement, mais dans les coeurs ? Strasbourg qui, trois fois en trois quarts de siècle, a vu passer les armées de Germanie en marche vers les plaines de Gaule, sait bien qu'il ne sert de rien de se bercer d'illusions tant que ce besoin d'expansion périodique subsistera au coeur des hommes d'outre-Rhin. Et pourtant Strasbourg, au point du monde où elle est, ne devrait pas, c'est bien évident, être une cause de conflit, mais le trait d'union, le pont entre deux civilisations, un des éléments de l'âme européenne

en gestation douloureuse. Combien de Français ont nourri ce grand rêve, avant 1870, avant 1914, avant 1939 ?

Que n'eussent-ils donné, au cri même — on l'a bien vu — pour le réaliser ? Ce rêve leur semblait le pain de la vie, le pain du monde est l'écrit, certes, à bien d'autres enjeux. Celui-là n'est pas pour autant devenu indifférent. Mais en face de ce rêve français, sincèrement, loyalement nourri, médité par tant de Français, oserait-on demander combien d'Allemands l'ont fait également, ce rêve, non point en paroles, non point par opportunité, par artifice, par tromperie, mais loyalement, dans la sincérité de leur coeur ?

Amplifiant question !

Que nous répondent les blessures de Strasbourg ? J.-J. B.

naissance des journaux et le problème des matières premières qu'elle pose.

Pendant que nous parlons, les monteurs de Radio-Strasbourg installent leur micro : il y aura ici un studio d'où seront diffusés quelques concerts.

Saluons la concurrence et allons voir l'exposition des arts graphiques.

## DES TRÉSORS DE LIBRAIRIE

Après le stand de l'imagerie, voici celui de l'imprimerie nationale.

On peut dire que c'est là que commence l'exposition du livre.

Un employé de l'imprimerie nous accueille fort aimablement, malgré le travail qu'il écrase. Il expliquera aux spécialistes les perfectionnements apportés à la presse qui est là : charpente de bois rouge, serrurierie en fer et en laiton, c'est la seule presse Anisson construite en 1783 que nous possédons encore. Le progrès consiste ici dans la molette qui permet une descente verticale de la platine, et dans la trescalette.

Mais si vous ne voulez rien savoir de cela, vous pourrez admirer quelques-uns des 300.000 poinçons-détres dont s'enrichit l'imprimerie fondée par François Ter en 1640.

Et vous pourrez suivre du caractère à la page, et de la page au livre, la construction du chef-d'œuvre que représente un volume houtain.

Dans une salle de l'université sont exposés les manuscrits, et les incunables qui constituent l'exposition rétrospective des arts graphiques : les documents précieux, confiés par quelques bibliothèques privées et par la Bibliothèque nationale, sont veillés avec un soin jaloux.

Enfin, la partie moderne, groupant les ouvrages présentés par certains pays étrangers, et ceux qu'a rassemblés le comité permanent des expositions du Livre français, constitue la dernière partie. Des papourtes annoncent les disciplines : beaux-arts, médecine, histoire, ouvrages scolaires, philosophie, voyages.

J'en passe.

Voici un guide Turide, et l'encyclopédie Quillet, voici un cours de mathématiques et voilà une magnifique édition de « Fleurs du Mal ». Des ouvrages illustrés, représentant les techniques en usage, sont réunis là : gravure, dessin à la plume, lithographie, aquarelle, photo.

Les bibliothèques pourront en admirer la perfection : ce sont des envois sélectionnés par le Comité national du Livre illustré français et par la Bibliothèque nationale.

On pourrait retrouver des exemplaires des éditions épuisées, et si les profanes ne les suivent pas dans leur contemplation, ils s'arrêteront devant les vitrines où reposent des reliures modernes, signées de Cresté, Zepélin et Bailloin, Dernet et Plumelle, Fray, Moncey, Grandgeorges, Kiffur.

C'était un espoir au temps de Gutenberg.

C'est un programme aujourd'hui. Il ne reste plus qu'à souhaiter qu'il l'emporte sur tous les autres pour le bien de notre civilisation.

J.-M. HERRY.

esprit qui, vivant, ne trouva pas sa récompense, a laissé des vers dont nous retiendrons ceux-ci :

J'ai tout touché : le feu, les femmes et les pommes ;

J'ai tout senti : l'hiver, le printemps et l'été ;

J'ai tout trouvé, nul mur ne m'ayant arrêté.

Mais chance, dis-moi donc de quel nom tu te nommes ?

Inventeur qui ferait la fortune d'autrui, poète applaudi dans les sénacles où il lui arrivait de présider, mais que la publication de ses vers n'enrichissait pas, Cros, chargé de famille, inventa le monologue comique dont le talent de Coquelin cadet assura le succès. Or dans l'un de ses monologues, Cros l'inventeur malheureux, sans doute conscient de sa valeur, blague fiévreusement les inventeurs. Par la voix nasale de l'acteur renommé, il fait tordre de rire l'auditoire au récit d'inventions idiotes, comme celle du dément qui, à la vue du zèbre du Jardin des Plantes, fonde une théorie de la vitesse sur tout ce qui est rayé, du zèbre aux voies ferrées ! Cela a dû lui faire du tort, tant après des succès officiels que des capitalités.

Sébastien LANCE.

# AUTOUR D'UN ANNIVERSAIRE

## Le poète qui inventa le phonographe

et l'un des plus joyeux compagnons d'une heureuse époque.

C'est le 3 décembre 1877 que l'Académie des Sciences ouvrait solennellement le pli cacheté que lui avait fait tenir Charles Cros, mémoire relatif à un *Projet d'enregistrement et de reproduction des phénomènes perçus par l'ouïe*.

Charles Cros qui devait achever sa carrière scientifique par la publication, fragmentaire, des *Principes de mécanique cérébrale*, méritait, en 1877, d'être connu de l'Académie par ses travaux précédents : *Sélections générales du problème de la photographie des couleurs*, 1868.

— *Étude sur les moyens de communication avec les planètes*, 1869.

— *L'Alchimie moderne*, 1874, avant que l'illustre savant Marcelin Berthelot ait entrepris la réhabilitation des vieux alchimistes.

Les hommes graves qui composaient l'Académie des Sciences purent être mis en défiance par ce qu'ils avaient entendu dire de leur correspondant : un bohème, un pilier de brasserie littéraire, avec des buveurs d'absinthe comme Ver-

laine, un jeune voyou comme Arthur Rimbaud — dont on n'imaginait pas si tôt que l'on venait les ranger parmi nos grands poètes — avec un excentrique tel que ce Cabaner, musicien dont personne n'avait entendu jamais la musique et qui proclamait qu'il, pour exprimer le silence, il lui faudrait six orchestres militaires, fondateur d'une école insolentement appelée : le *Zétisme*. On se serait détesté à moins. Pourtant, la communication de Charles Cros, fantasiste d'heure culture scientifique, était chose sérieuse. C'est ce dont il n'est plus permis de douter quand la machine parlante est devenue l'instrument de création que l'on sait.

Et Charles Cros n'avait pu concevoir qu'une machine encore in-

strumentaire, il en avait précisé les principes. On lit, entre autres choses : « Une pointe métallique, si le tracé est en creux, ou un doigt à encoche, s'il est en relief est tenu par un ressort sur le tracé, et d'autre part, l'index qui supporte cette pointe est solidaire du centre de figure de la membrane propre à produire des sons ».

En dépit d'une certaine inquiétude quant à la personne de Charles Cros, les académiciens durent admettre qu'un pareil texte ne relevait aucunement de l'insolent Zétisme. Malheureusement, le poète du *Coffret de Santal*, doublé d'un inventeur, ne pouvait réaliser pratiquement son invention. Pour construire l'appareil, le célèbre ingénieur Bréguet demanda trois mille francs, dont le bohème Cros

ne tenait pas le premier sou. Le 11 mars 1878, l'Américain Edison présentait à l'Académie des Sciences le premier phonographe.

Aujourd'hui, l'on parle sérieusement de transports en commun interplanétaires. Ce sera pour bientôt, nous promet-on. Les premiers touristes de la Lune confortablement installés dans leur fusée de luxe, choqués par une blonde hôteesse de la stratosphère, devront se souvenir, non seulement de Jules Verne et de Wells, maîtres de l'anticipation, de Camille Flammarion, astronome enclin au songe, mais aussi de Charles Cros qui entrevit les moyens de correspondance de planète à planète.

Se souvient-on de ces signaux lancés par la Terre à Mars, dès la fin du dix-neuvième siècle ? L'idée appartient à Charles Cros. Le mémoire du poète riche de science exacte est une éblouissante démonstration des possibilités de la physique optique. On ajoutera que la langue dont il se sert est celle d'un poète... et c'est peut-être ce qui valut au crédit de Charles Cros homme de laboratoire. Ce grand

